

MARIE-PIER DESHARNAIS

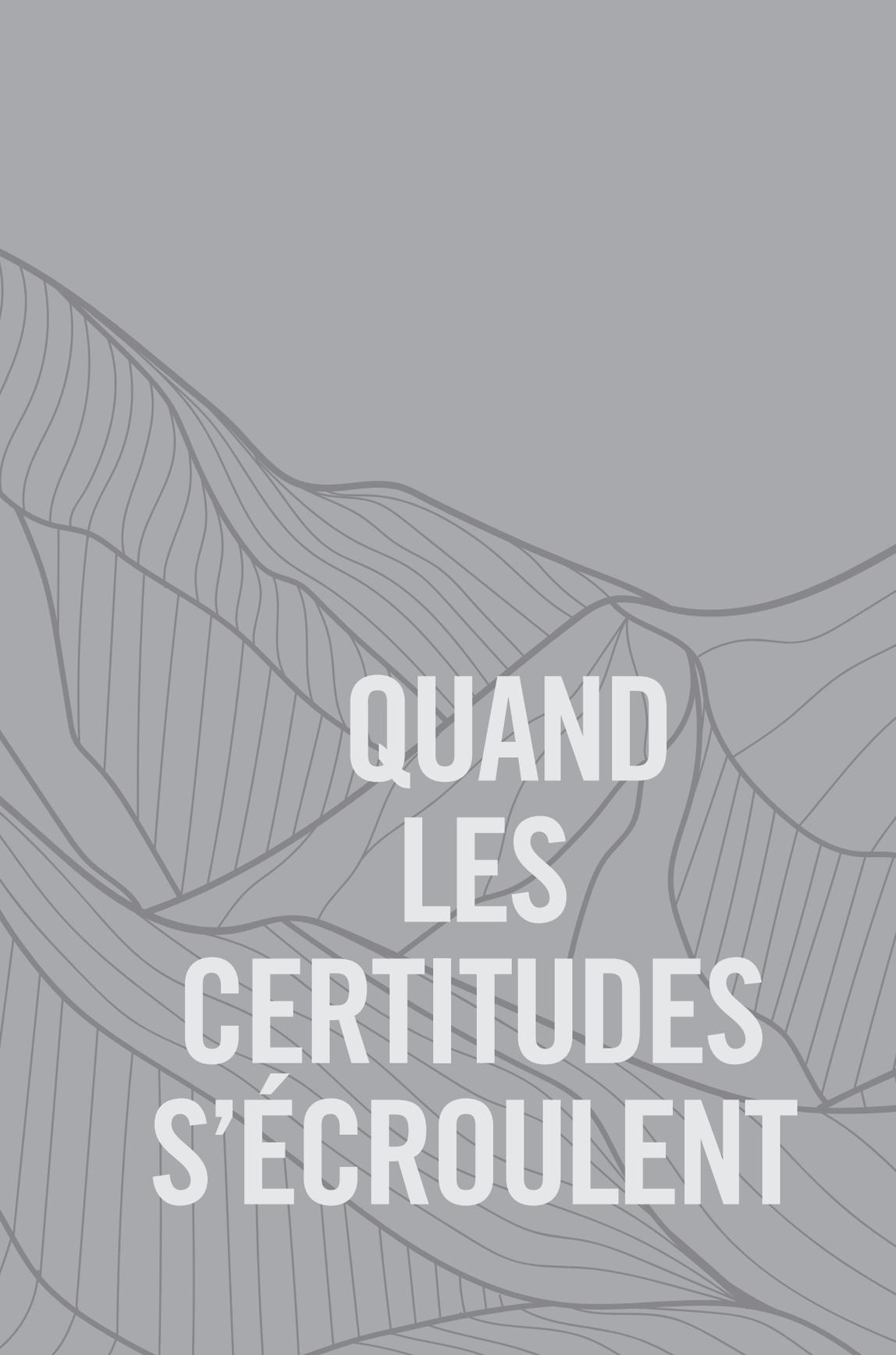
PRÉFACE DE **DOMINIC ARPIN**

NOUS SOMMES

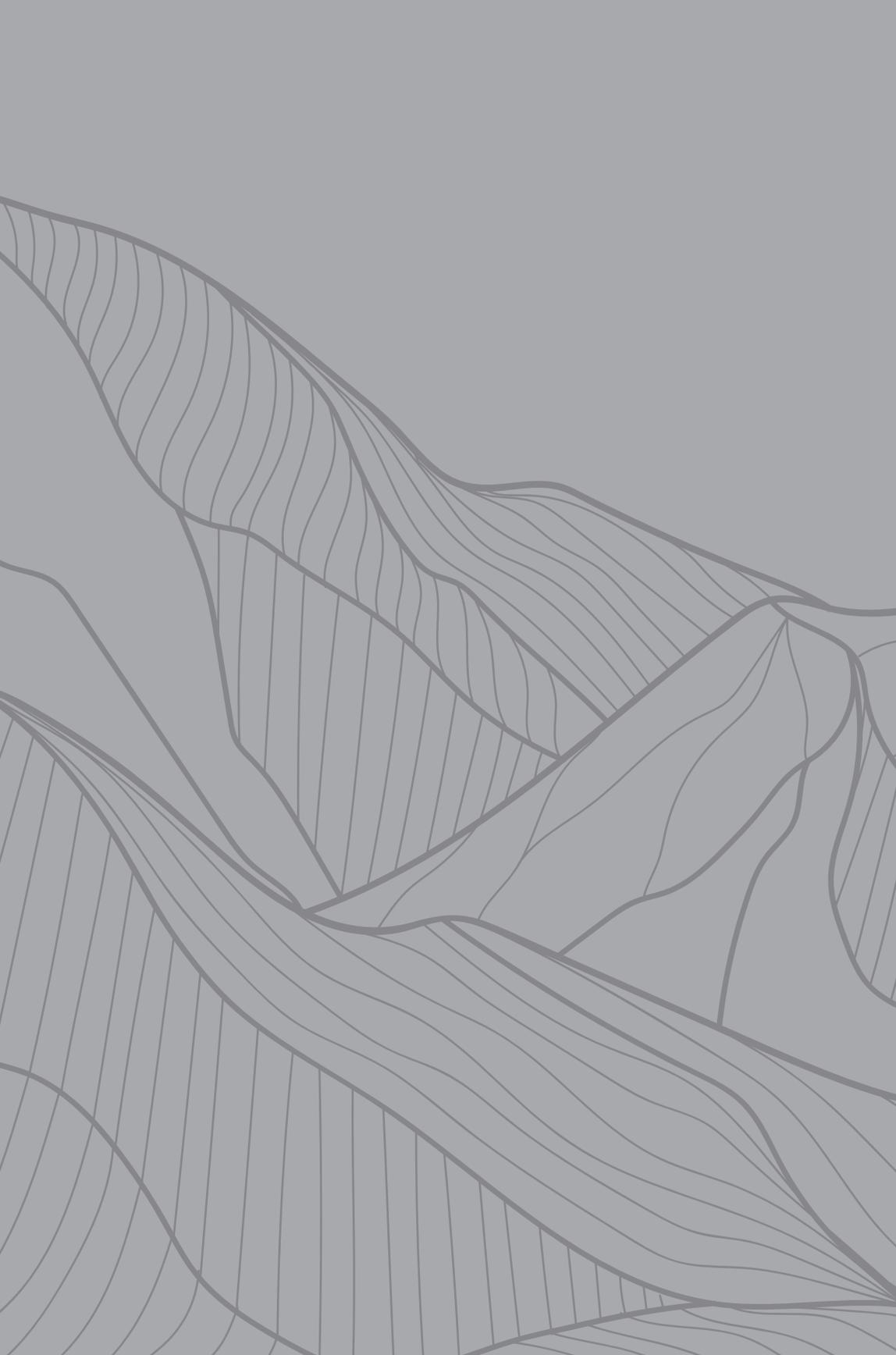
**Une alpiniste
à l'assaut des plus hauts
sommets du monde**

DES

MONTAGNES

The background features a complex, layered design. It consists of several overlapping, wavy, ribbon-like shapes that create a sense of depth and movement. These shapes are filled with a fine, light-colored grid pattern, which contrasts with the darker, solid-colored wavy lines. The overall effect is a textured, almost architectural or organic structure. The text is centered over this background.

**QUAND
LES
CERTITUDES
S'ÉCROULENT**



LA MER : UN YÉTI



— Papa, qu'est-ce que tu fais lundi ? As-tu des estimations chez des clients ?

— Non, pourquoi ?

— Parce que j'aurais besoin d'un *lift* pour l'aéroport, s'il te plaît.

— Comment ça ?

C'EST COMME ÇA, GROSSO MODO, que j'ai annoncé, du haut de mes 18 ans et 4 mois, que j'avais l'intention d'aller passer l'été en Australie. Je n'avais demandé la permission à personne. J'étais majeure, après tout. *Que quelqu'un essaie de m'en empêcher pour voir...* J'étais aussi déjà, disons, plutôt frustrée de ne pas avoir pu obtenir mon visa pour le Rwanda. Pour être honnête, ça m'avait réduit le cœur en miettes. J'avais passé l'année scolaire à travailler sur une dissertation portant sur le génocide rwandais, projet devant me permettre de décrocher mon diplôme du baccalauréat international. Passer l'été au Rwanda, entre mes deux années de cégep, m'avait semblé naturel. J'allais ainsi pouvoir saisir beaucoup plus que les simples faits historiques présentés dans la littérature. En me rendant sur le terrain, je voulais capter la subtilité des divers enjeux et la nuance des tensions raciales qui déchiraient ce pays. Mais aucune solution n'avait été possible malgré des mois de recherche et

de multiples appels téléphoniques, même auprès des congrégations religieuses. Je ne foulerais pas le sol du Rwanda cet été-là.

Avide de découvertes, il était hors de question que je passe l'été de mes 18 ans au Québec. Mon emploi de serveuse dans un resto de la rue des Forges, à Trois-Rivières, serait compromis, évidemment, mais j'en trouverais bien un autre à mon retour, en août.

Nous sommes en avril 2003. La fin du trimestre approche à grands pas. Il me faut un plan. Mon choix s'arrête sur l'Australie. À peine deux semaines plus tard, j'obtiens mon précieux *Working Holiday Visa*, qui va me permettre de gagner un peu de sous là-bas, en plus d'améliorer mon anglais, qui, pour être franche, était plus que rudimentaire. Le grand départ est imminent.

Avec 700 dollars canadiens en poche, un sac à dos géant et six boîtes de thon, je débarque à Sydney Central en pensant qu'il s'agit d'un hôtel, comme c'est écrit en haut de la page de mon guide de voyage. Mais je me rends vite compte que ça correspond plutôt à une zone géographique. Une zone bien vaste... Le centre-ville de Sydney!

C'est cher, Sydney. Mes 700 \$ durent à peine une semaine. Il faut dire que l'achat de mon laissez-passer d'autocar, au nombre illimité d'arrêts sur la Gold Coast, engloutit presque toutes mes économies. Tant pis, je découvrirai le pays en mode sac à dos plus tard. Je mets donc le cap sur Griffith, dans l'État du New South Wales (Nouvelle-Galles du Sud), une petite ville connue des *back-packers* pour la cueillette de fruits et pour ses vignobles. Je vais sûrement y trouver du boulot. Il le faut. Anglais ou pas.

Un peu plus de 12 heures d'autocar plus tard, quelque part dans l'arrière-pays australien, j'arrive à Griffith, dans un *working hostel*. Cesar, un immigrant chilien qui gère l'hôtel, m'assure que j'aurai du boulot dès le lendemain. Et, du boulot, il y en avait, en effet; pour tous les goûts et de toutes les sortes, si vous aviez du cœur au ventre, si les longues heures ne vous dérangeaient pas et si vous n'aviez pas peur des bestioles.

J'ai tout fait: trier des carottes pendant des heures sur des tapis roulants gorgés d'eau glacée, à m'en infecter le dessous des ongles;

cueillir des oranges pour remplir des caissons de quatre mètres cubes; gratter des étiquettes de bouteilles de vin avec une lame de rasoir dans de l'eau savonneuse; couper des racines de *butter-nut* avec un sécateur démesurément petit pour la tâche; laver des courges et des citrouilles couvertes de terre dans un grand bassin, m'obligeant à travailler penchée pendant des heures; trier à l'infini des oranges enduites de cire collante en vue de leur exportation au Japon; être plongeuse dans un resto italien de la rue principale; faire l'échantillonnage des grappes de raisins dans un vignoble, en prenant bien garde à ne pas poser le pied sur les serpents; couper de vieilles vignes séchées et les détortiller du fil de métal sur lesquelles elles étaient installées, me prenant une morsure d'araignée dans le cou au passage; etc. Je ne sais pas lequel de ces boulots était le pire, mais mon caractère se forgeait, fois mille. Moi et ma patience légendaire (lire: manque de...) étions mises à rude épreuve.

Le labeur est dur, certes, mais je suis entourée d'autres jeunes comme moi, et la vie de *backpacker*, c'est-à-dire l'idée de pouvoir ensuite partir sur la route pour découvrir l'Australie et même d'autres pays environnants, me fait rêver et endurer bien des maux. Je n'ai alors qu'une idée en tête: économiser coûte que coûte pour goûter à ces aventures tant désirées. J'ai vite pris la décision de prolonger mon séjour. D'autant plus qu'à l'époque, on m'avait informée que le *Working Holiday Visa* australien ne s'obtenait qu'une fois dans une vie. J'ai téléphoné à mon père, à ma mère et à mon copain resté au Québec pour les aviser que, finalement, je resterais un an.

Le temps passe. Mon anglais s'améliore, et la qualité de mes boulots aussi. En août, je quitte Griffith pour aller m'installer quelque temps tout au nord de l'Australie, dans la ville de Darwin. Je vais aussi passer quelques semaines à Bali. J'ai la tête qui déborde et le cœur plein. Je découvre graduellement qui je suis. J'ai souvent la trouille, mais les émotions positives surpassent largement mes peurs. Je me sens tellement vivante.

Je me fais une foule d'amis, en particulier un groupe de Hollandais et une Écossaise du nom de Jemma. Avec les Hollandais, il est rapidement question de la Thaïlande : ils souhaitent y passer le mois de décembre. Jemma et moi sommes emballées par cette idée. Aussitôt que j'évoque le plan à mon père au téléphone, des retrouvailles festives se dessinent à l'horizon. Puis, c'est décidé : mon père, Bertrand, et sa conjointe, Katia, viendront me retrouver pour célébrer Noël en Thaïlande. Ça fera alors sept mois que je ne les aurai pas vus. Ce sera ma toute dernière semaine en Thaïlande avant de regagner l'Australie. Je serai en famille pour Noël, en plus de profiter d'un brin de luxe le temps de six jours, dans un hôtel en front de mer, à Phuket. Ce sera mon cadeau de Noël. Et mon cadeau de fête, aussi, puisque je suis née un 5 décembre. C'est ça, les bébés de décembre, après tout, non ?

C'est comme ça que, au bout de près d'une semaine au Impiana Phuket Cabana en compagnie de mon *pops* et de Kat, bien bronzés, la tête pleine de récents souvenirs de Noël, je me réveille en sursaut le matin du 26 décembre, secouée et hébétée.

— Papa, pourquoi tu bouges mon lit ? Laisse-moi dormir.

— Ben non, Marie, je n'ai rien touché, moi. C'est un tremblement de terre. Je n'aime pas ben ça. C'est une presqu'île, ici.

Ce qui venait de se produire, c'était en fait le tremblement de terre de Sumatra. L'un des plus importants séismes jamais enregistrés, d'une magnitude de 9,1. L'épicentre se trouvait à des centaines de kilomètres au sud-ouest, dans l'océan Indien, mais nous, les touristes de Phuket, avons fortement ressenti la secousse.

J'essaie de me rendormir, en vain. Mon lit se trouve dans la même pièce que celui de mon père et Katia, dans un bungalow sans étage, situé directement sur la magnifique plage de Patong. Nous avons d'ailleurs pleine vue sur l'océan. Nous décidons finalement d'aller prendre le petit-déjeuner au restaurant de l'hôtel, un

bâtiment à aire ouverte, pas très loin de notre villa. Pendant le repas, mon père revient sur le tremblement de terre en évoquant le phénomène de raz-de-marée. Katia et moi nous moquons un peu, lui disant qu'il regarde trop de films.

Une bonne heure déjà s'est écoulée depuis notre réveil. C'est un joli matin. Tout est calme et plutôt normal. Nous avons le cœur léger. C'est notre dernière journée ensemble et nous avons largement l'intention d'en profiter à la plage. Je dois prendre en fin de journée un vol pour l'Australie, tandis que papa et Kat, eux, repartiront vers le Québec.

De retour à notre villa après le petit-déjeuner, mon père, fidèle à lui-même, se met à dire des niaiseries pendant que nous sommes tous les trois dans la salle de bains à nous mettre de la crème solaire et à nous brosser les dents. Je tourne la tête vers le pas de la porte et quelque chose attire mon attention. Je sors de la salle de bains pour me rendre compte qu'une eau brunâtre est en train de s'infiltrer rapidement dans le bungalow, sous la porte d'entrée. C'est comme dans une inondation soudaine.

Je me mets à crier : « Papa ! Papa ! » Mon père surgit aussitôt de la salle de bains en hurlant de sortir. J'essaie de pousser la porte, mais je n'y arrive pas parce qu'elle s'ouvre vers l'extérieur, à contre-courant de l'eau qui afflue depuis le large. J'ai maintenant de l'eau jusqu'aux genoux. Mon père m'aide à évacuer le bungalow en poussant la porte. Il sort aussi, mais il aperçoit Katia prostrée contre le mur du fond, atterrée, sans mouvement. « Kat ! Vite, criss ! Tu vas crever si tu restes là. Sors ! » hurle-t-il.

La pauvre a perdu tellement de temps que, lorsqu'elle se glisse par l'entrebâillement de la porte, son bras droit reste coincé à l'intérieur. Nous avons alors de l'eau jusqu'à la taille. J'ai l'horrible impression que, si l'on ne réagit pas maintenant, Katia risque littéralement de se faire couper le bras. J'ai le réflexe d'agripper la poignée de la porte pour la tirer de toutes mes forces, mais au même moment j'entends un bruit fracassant – *crack* ! Mon univers s'écroule. Je n'ai même pas le temps de prendre mon souffle que je suis violemment

aspirée à travers la vitre de la porte qui succombe sous la pression de l'eau. La grande baie vitrée du bungalow cède aussi. Le début du reste de ma vie vient de retentir. Je suis bombardée. Dans ma tête, c'est la guerre, dans laquelle dame Nature est invincible.

J'ai peine à comprendre ce qui m'arrive. La villa se remplit brusquement d'eau. Je cherche mon air, mais les courants viennent dans tous les sens. Je suis incapable de sortir la tête de l'eau. J'essaie tant bien que mal d'émerger, mais ce que je crois être mon matelas m'en empêche. À bout de souffle, je réussis enfin à me dégager des objets qui tourbillonnent autour de moi pour remonter à la surface, en état de panique. Il reste moins d'un mètre entre ma tête et la plus haute partie du plafond cathédrale.

« Non, s'il te plaît. Pas ça. Ne me dis pas que je vais y passer », me dis-je intérieurement. Mon affolement est sans borne. Je ne sais pas à qui je m'adresse exactement, mais c'est la conversation la plus terrifiante que j'aie jamais eue. Je n'ai pas envie de ça. Ça ne peut pas finir comme ça. Ce n'est pas comme ça que ça doit se passer !

La suite est aussi floue que les torrents qui m'assaillent. La peur m'habite. Puis le temps ralentit. Je sens le sang circuler dans mes veines. J'ai la gorge sur le point d'éclater, le thorax comprimé à un point tel que je ne sais même plus ce que je suis. Je me bats toujours même si je suis sur le point de ne faire qu'un avec la mer. Ça, je le sais, je le sens. Tout est en train de devenir clair. Tellement plus clair. Les sept derniers mois déferlent dans ma tête en quelques microsecondes, en une série de flashes aussi rapides que l'éclair. Je revois les visages et les paysages que j'aime tant. Mon Dieu, c'est ça, mourir. Quel sentiment effroyable ! L'impuissance totale ! La dernière dose de résistance qu'il me reste est en train de se dissiper. J'abandonne. Je n'ai pas le choix, je dois lâcher prise. Accepter.

Je ne suis pourtant tellement pas préparée ni prête à ça. J'adore la vie. Je suis en pleine effervescence, en pleine découverte de moi-même. Que la vie puisse m'être enlevée comme ça, sans avertissement, c'est injuste. C'est un truc qu'on ne voit que dans les films, non ?

Mon âme pleure. Mon cœur saigne. On ne revient pas d'une blessure comme celle-là.

Dans ma tête, il n'y a que le noir. Probablement que je suis en train de devenir un ange.

Ou pas.

Je ne sais pas.

Je ne sais pas où l'on va « après ».

À 19 ans et 3 semaines, ce n'est pas le genre de questions que je me suis déjà posées.

Le temps s'arrête. Décomposé en milliards de poussières de secondes.

Puis.

Rien.

Le néant.



Je me suis « réveillée ». Je crois encore au miracle. Mais, dans les faits, le ressac géant exercé par la mer entre la première et la deuxième vague est la source probable de ce miracle. Comment mes poumons ont-ils tenu le coup ? Ça, je ne me l'explique pas encore. Je ne me l'expliquerai probablement jamais. C'est le genre de fin irréaliste qui me fait lever les yeux au ciel illico et m'exaspère lorsque je regarde un film.

Je me réveille donc de ma transe en faisant un geste désespéré pour agripper quelque chose. N'importe quoi. J'attrape un bout de matériau piquant. De la paille ? Je ne suis pas sûre. Mais je comprends vite que je me trouve sur le toit de la petite hutte où nous commandions des burgers et des hot dogs le midi.

Je suis comme engourdie par le choc. L'eau a disparu d'un coup. J'ai mal partout. Ouch ! Je tourne le regard vers mon épaule gauche et je vois du blanc sous la peau charcutée et soulevée. Ark, je ne veux pas voir ça. Je détourne aussitôt les yeux. Ils se posent sur

mon pied. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Sur le dessus du pied, j'aperçois le bout de quelque chose qui en sort. Une veine ? Probablement. Dégueulasse. Je me mets à regarder autour de moi. La scène est désolante. Je vois des personnes, ou s'agit-il plutôt de corps ? Il y en a ici et là, jonchant le sol.

Près de moi se joue une scène qui accompagnera mes nuits pendant de bien longues années ensuite. Une dame, sans doute une Allemande, crie avec affolement : « *I had my baby in my arms. I had my baby. But then the water came, and then, I lost my baby*¹. » Je me souviendrai toute ma vie de la détresse dans son regard. Je n'ai rien dit. Je ne comprenais rien. Qu'est-ce qui venait de se passer ?

Puis les événements des minutes précédentes commencent graduellement à refaire surface. Par automatisme, j'entreprends de descendre du toit de paille. Je tombe lourdement sur le sol. « Aïe ! » Mon autre pied aussi est charcuté. En boitant, je mets le cap droit devant, vers le hall de l'hôtel, qui se trouve quelques dizaines de mètres plus loin, en direction opposée de la mer, vers l'intérieur de l'île. Je marche lentement. J'essaie de retrouver mes esprits. J'arrive finalement dans le hall à aire ouverte. Le plancher est mouillé et recouvert de sable par endroits. Puis je l'entends :

— Marie ! Marie ! T'es vivante ! Je pensais que je t'avais perdue ! pleure mon père qui surgit de l'autre côté du hall.

Tout à coup, son visage se défait.

— Ouch, ton épaule...

Le soulagement de le revoir est indescriptible. Mais, brusquement, l'émotion sur son visage change du tout au tout. Le regard

1. « J'avais mon bébé dans mes bras. J'avais mon bébé. Mais l'eau est arrivée et j'ai perdu mon bébé. »

rivé vers le large, ses traits se déforment sous l'effet de la plus pure des frayeurs.

— Ah ben criss ! Vite, Marie. Y'en vient une autre !

Je regarde par-dessus mon épaule et j'aperçois... un MUR d'eau brune qui rugit et s'amène à une vitesse folle. Qu'il est menaçant ! Haut et féroce, armé de toutes les choses détruites par la première vague. Ma réaction est précipitée. Je réagis si vivement que je pique du nez sur le sol glissant, tombant en pleine face.

Je me relève et me mets à courir derrière mon père qui me raconte de son mieux ce qu'il s'est passé. Katia et lui se sont perdus au moment où je suis disparue, aspirée à travers la porte de la chambre. Mon père a été emporté d'un bord, Katia, de l'autre. Heureusement, ils se sont retrouvés, et mon père a mis la main sur une échelle (truc de fou !) qu'il a appuyée à l'arrière d'un autre bungalow, situé plus près de la rue. Il a aidé Katia à monter sur le toit de la villa. De là, elle a grimpé dans un arbre pour gagner davantage de hauteur. Mon père est ensuite parti à ma recherche.

La suite est un tourbillon. Il y a eu trois vagues au total ce matin-là. Chacune semant la terreur et le désarroi sur son passage. L'ampleur des événements était telle qu'on croyait à la fin du monde. « Si on survit, on se marie », a proclamé Katia à mon père, entre la deuxième et la troisième vague.

J'ai pensé à Dieu là-haut, sur le toit. J'ai compris que c'est certainement pour nous aider à faire face à la tragédie qu'il existe. Pour alléger la souffrance, la peur ressentie devant ce qui nous dépasse infiniment, comme la mort. J'y avais goûté, à la mort. J'avais encore son goût salé dans la bouche. Dieu devait exister parce que devant la mort, on a tellement la trouille qu'on a besoin de savoir que quelque chose de plus grand que soi est là pour nous protéger. C'est tellement intense comme émotion qu'on ne peut faire autrement que croire. Et prier. C'était la toute première fois de ma vie que je priais et que c'était à 1000 % ressenti. J'avais

eu besoin de croire. Même mes cinq ans passés dans un collège catholique, où j'avais rendu visite aux bonnes sœurs à plusieurs reprises, n'avaient pas eu raison de mon scepticisme. Mais à ce moment-là, c'était viscéral.



On m'amène dans un hôpital de Phuket, transportée d'abord au moyen d'une banane flottante, puis sur un quad. Je n'ai plus aucune notion du temps ni de rien. Ici, c'est le chaos. On marque le front des victimes qui ont été vues par le personnel soignant. Je me souviens vaguement d'une pile de corps dans la grande salle du rez-de-chaussée de l'hôpital, mais probablement que mon cerveau a voulu supprimer ce douloureux souvenir.

On recoud mes blessures tant bien que mal, j'ai un masque à oxygène sur le visage. Je regarde autour de moi : c'est la commotion. Je ne tiens pas en place moi non plus. La seule chose que je veux, c'est trouver un moyen de gagner le toit de l'hôpital. C'est le seul endroit sûr. Ici, au rez-de-chaussée (bien que l'hôpital se trouve sur une colline), je me sens à la merci des prochaines vagues. Car elles vont sans doute venir. C'est ce que tout le monde pense. Du moins, c'est ce que je me dis que tout le monde pense. Plus rien d'autre n'a d'importance. J'explore alors les ascenseurs, car je ne suis pas en mesure de grimper des escaliers, mais je ne trouve aucune porte donnant sur le toit de l'hôpital. On attend la plus grosse vague dans moins d'une demi-heure. Il faut faire vite. Une demi-heure s'écoule et je m'affaire toujours : la prochaine vague frappera dans moins d'une heure. Elle détruira tout. La tourmente dure ainsi. Tout le reste de la journée.

Au matin, un homme entre dans l'hôpital avec les mots *Searching for daughter Canada*² écrits au feutre sur son t-shirt. Mon père.

2. À la recherche de ma fille Canada.

Nous nous serrons très fort en pleurant. La veille, un Norvégien m'a prêté un téléphone et j'ai pu appeler au Canada. J'ai d'abord téléphoné à ma mère, mais sans succès. C'était la nuit là-bas, elle devait sûrement dormir. J'ai aussitôt composé le numéro de Rita, la mère de Katia, pour l'informer de ce qui venait de se passer. Une chaîne téléphonique s'est immédiatement formée entre nos proches. Mon père, lui, a réussi à prendre contact plus tard dans la journée avec son frère, François. Ce dernier l'a aussitôt informé que je me trouvais dans un hôpital de Phuket. Mon père a visité tous les hôpitaux, jusqu'à ce qu'il me trouve.

Pendant ce temps, en Australie, mon copain Sam, qui suivait les événements aux nouvelles, a vu mon nom sur une liste de personnes décédées. Cette liste recensait apparemment en temps réel le décompte des pertes humaines. À ce jour, je ne sais toujours pas comment mon nom a pu apparaître sur cette liste. Peut-être que je suis réellement passée de l'autre côté, après tout. L'espace d'un instant.

TABLE DES MATIÈRES



Préface de Dominic Arpin	9
Introduction	13
PARTIE 1 : QUAND LES CERTITUDES S'ÉCROULENT	17
La mer : un yéti	19
Sombrier	31
La pente ascendante	37
PARTIE 2 : ME RÉINVENTER	47
L'éveil à la montagne	49
Fini le 9 à 5	55
Prendre de la hauteur	59
PARTIE 3 : L'APEX D'UNE VIE	71
Apex « Nomad » Woman	73
Une claque en pleine face	83
Les montagnes russes	97
Le combat	103
Le Toit du monde	107
La Belle Sauvage	113
Le début du reste de ma vie	141
PARTIE 4 : DE NOUVEAUX SOMMETS	147
L'Antarctique et les Sept Sommets volcaniques	149
Le dernier, mais non le moindre	155
Tant que ce n'est pas fini, ce n'est pas fini	173
Conclusion : L'alpinisme, ma religion	187
Annexe : L'alpinisme, c'est aussi de la gestion de risques	191
Remerciements	197